

## Denis DIDEROT, « II : Les Adieux du vieillard », in *Supplément au Voyage de Bougainville*, 1796.

« Pleurez, malheureux Tahitiens ! pleurez ; mais que ce soit de l'arrivée, et non du départ de ces hommes ambitieux et méchants : un jour, vous les connaîtrez mieux. Un jour, ils reviendront, le morceau de bois<sup>1</sup> que vous voyez attaché à la ceinture de celui-ci, dans une main, et le fer<sup>2</sup> qui pend au côté de celui-là, dans l'autre, vous enchaîner, vous égorger, ou vous assujettir à leurs extravagances et à leurs vices ; un jour vous servirez sous eux, aussi corrompus, aussi vils<sup>3</sup>, aussi malheureux qu'eux. Mais je me console ; je touche à la fin de ma carrière<sup>4</sup> ; et la calamité que je vous annonce, je ne la verrai point. Tahitiens ! mes amis ! vous auriez un moyen d'échapper à un funeste avenir ; mais j'aimerais mieux mourir que de vous en donner le conseil. Qu'ils s'éloignent, et qu'ils vivent. »

Puis s'adressant à Bougainville, il ajouta : « Et toi, chef des brigands qui t'obéissent, écarte promptement ton vaisseau<sup>5</sup> de notre rive : nous sommes innocents, nous sommes heureux ; et tu ne peux que nuire à notre bonheur. Nous suivons le pur instinct de la nature ; et tu as tenté d'effacer de nos âmes son caractère. Ici tout est à tous ; et tu nous as prêché je ne sais quelle distinction du *tien* et du *mien*<sup>6</sup>. Nos filles et nos femmes nous sont communes ; tu as partagé ce privilège avec nous ; et tu es venu allumer en elles des fureurs inconnues. Elles sont devenues folles dans tes bras ; tu es devenu féroce entre les leurs. Elles ont commencé à se haïr ; vous vous êtes égorvés pour elles ; et elles nous sont revenues teintes de votre sang. Nous sommes libres ; et voilà que tu as enfoui dans notre terre le titre<sup>7</sup> de notre futur esclavage. Tu n'es ni un dieu, ni un démon : qui es-tu donc, pour faire des esclaves ? Orou ! toi qui entends<sup>8</sup> la langue de ces hommes-là, dis-nous à tous, comme tu me l'as dit à moi, ce qu'ils ont écrit sur cette lame de métal : *Ce pays est à nous*. Ce pays est à toi ! et pourquoi ? parce que tu y as mis le pied ? Si un Taïtien débarquait un jour sur vos côtes, et qu'il gravât sur une de vos pierres ou sur l'écorce d'un de vos arbres : *Ce pays appartient aux habitants de Tahiti*, qu'en penserais-tu ? Tu es le plus fort ! Et qu'est-ce que cela fait ? Lorsqu'on t'a enlevé une des méprisables bagatelles<sup>9</sup> dont ton bâtiment<sup>10</sup> est rempli, tu t'es récrié<sup>11</sup>, tu t'es vengé ; et dans le même instant tu as projeté<sup>12</sup> au fond de ton cœur le vol de toute une contrée ! Tu n'es pas esclave : tu souffrirais<sup>13</sup> la mort plutôt que de l'être, et tu veux nous asservir<sup>14</sup> ! Tu crois donc que le Tahitien ne sait pas défendre sa liberté et mourir ? Celui dont tu veux t'emparer comme de la brute, le Taïtien est ton frère. Vous êtes deux enfants de la nature ; quel droit as-tu sur lui qu'il n'ait pas sur toi ? Tu es venu ; nous sommes-nous jetés sur ta personne ? avons-nous pillé ton vaisseau ? t'avons-nous saisi et exposé aux flèches de nos ennemis ? t'avons-nous associé dans nos champs au travail de nos animaux ? Nous avons respecté notre image en toi. Laisse-nous nos mœurs, elles sont plus sages et plus honnêtes que les tiennes. Nous ne voulons point troquer ce que tu appelles notre ignorance

<sup>1</sup> Croix portée par l'aumônier qui accompagne Bougainville, symbole du christianisme

<sup>2</sup> Épée, par métonymie

<sup>3</sup> Méprisable

<sup>4</sup> Vie

<sup>5</sup> Bateau

<sup>6</sup> Sens de la propriété

<sup>7</sup> Acte qui pose le fondement d'un droit

<sup>8</sup> Comprends

<sup>9</sup> Objets de peu de valeur

<sup>10</sup> Nom générique pour désigner une construction navale

<sup>11</sup> Tu as manifesté avec véhémence ton indignation

<sup>12</sup> Conçu le projet

<sup>13</sup> Supporterais

<sup>14</sup> Rendre esclave

contre tes inutiles lumières<sup>15</sup>. Tout ce qui nous est nécessaire et bon, nous le pos-  
40 sédons. Sommes-nous dignes de mépris parce que nous n'avons pas su nous faire  
des besoins superflus ? Lorsque nous avons faim, nous avons de quoi manger ;  
lorsque nous avons froid, nous avons de quoi nous vêtir. Tu es entré dans nos ca-  
banes, qu'y manque-t-il, à ton avis ? Poursuis<sup>16</sup> jusqu'où tu voudras ce que tu ap-  
45 pelles commodités de la vie ; mais permets à des êtres sensés de s'arrêter,  
lorsqu'ils n'auraient à obtenir, de la continuité de leurs pénibles efforts, que des  
biens imaginaires. Si tu nous persuades de franchir l'étroite limite du besoin, quand  
finirons-nous de travailler ? Quand jouirons-nous ? Nous avons rendu la somme de  
nos fatigues annuelles et journalières, la moindre qu'il était possible, parce que rien  
ne nous paraît préférable au repos. Va dans ta contrée t'agiter, te tourmenter tant  
50 que tu voudras ; laisse-nous reposer : ne nous entête ni de tes besoins factices,<sup>17</sup>  
ni de tes vertus chimériques<sup>18</sup>.

---

<sup>15</sup> Connaissances

<sup>16</sup> Recherche, tente d'obtenir

<sup>17</sup> Faux

<sup>18</sup> Illusoire